

## *Identité culturelle et réussite nobiliaire*

*Les sires de Morimont, seigneurs de Belfort (1430–1530)*

PAR GEORGES BISCHOFF

Incorporée au Herrenstand en 1488, lorsque l'empereur Frédéric III lui accorde le titre de Baron, *Freiherr zu Mörsberg und Belfort*, la famille de Morimont/Moersperg présente un profil exceptionnel et exemplaire.

En trois générations, elle consolide sa position prééminente à la tête de la noblesse des pays antérieurs de l'Autriche (*Vorlande, Vorderösterreich*) et se constitue un patrimoine sans équivalent sur la rive gauche du Rhin, à la limite des Confédérés suisses, de la Bourgogne et du duché de Lorraine. Son apogée s'étend pendant près d'un siècle, jusqu'aux lendemains de la Guerre des Paysans.

Cette prééminence politique possède un volet culturel qui relève de la distinction, au sens que lui attribue Pierre Bourdieu, et contribue à une identité forte. Une monographie familiale ne présente guère d'intérêt si on s'abstient de la comparer à d'autres lignages de même stature, les Fleckenstein, les Ribeaupierre/Rappoltstein, les Thierstein, les Lupfen, les Geroldseck, les Fürstenberg dans cette même *Kulturlandschaft*<sup>1)</sup>, ou, plus largement, à d'autres familles de l'aristocratie européenne entre Habsbourg et Valois.

1) Parmi les monographies les plus récentes concernant des familles du Herrenstand, signalons Peter MÜLLER, *Die Herren von Fleckenstein im späten Mittelalter*, Stuttgart, 1990 ; cf. Benoît JORDAN, *Les sires de Ribeaupierre : 1451–1585 ; la noblesse d'Alsace entre la gloire et la vertu (Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est 44)*, Straßburg, 1991 et Dorothea A. CHRIST, *Zwischen Kooperation und Konkurrenz. Die Grafen von Thierstein, ihre Standesgenossen und die Eidgenossenschaft im Spätmittelalter*, Zürich, 1998.

## I. UN LIGNAGE DANS SON ENVIRONNEMENT

*Origines*

Issu de vassaux des comtes de Ferrette dont le château éponyme<sup>2)</sup> apparaît en allemand en 1183 puis en 1310 sous sa forme française<sup>3)</sup>, sur la frontière entre les deux langues, dans le Jura alsacien, le lignage possède les mêmes armoiries (d'argent équipolé de gueules) que les Hagenbach et les Heidwiller auxquels il est peut-être apparenté. Décomposé en plusieurs rameaux désignés par des surnoms (*Switzer, Nüsse, Brechter*), il s'affirme dans la mouvance des Habsbourg et de l'évêque de Bâle, sans se distinguer avant la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Le XV<sup>e</sup> siècle et le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle l'amènent aux tout premiers rangs de l'aristocratie. S'agit-il du jeu des circonstances ou d'une ascension délibérée, programmée par le lignage lui-même ? Sans doute les deux, dans la mesure où les Morimont sont les bénéficiaires de la situation nouvelle créée par le choc de Sempach (1386) et par le déplacement du centre de gravité politique du côté de l'ouest, avec les ambitions rhénanes des ducs de Bourgogne ou le concile de Bâle. Le caractère amphibie d'une noblesse qui opère sur les deux versants linguistiques lui confère un rôle capital. Pierre de Morimont n'est autre que le fils de Jehan de Morsperg, bailli (*advobé, vogt*) de Belfort sous le règne de la duchesse Catherine de Bourgogne, veuve du duc Léopold IV.

*Trois héros : Pierre, Gaspard et Jean-Jacques*

La grande histoire des Morimont commence avec deux cousins issus de germains, Christophe, dont la carrière se fait dans le sillage de l'empereur Frédéric III, et Peter/Pierre. La réussite de ce dernier peut être suivie entre 1432 et 1469 à la rencontre des Habsbourg et des Valois. Elle commence vers 1431-32, en qualité de bailli engagé (*Pfandherr*) de Ferrette : elle s'épanouit lors de l'arrivée du duc Frédéric IV, à un moment où il cumule les fonctions de trésorier (*hubmeister*) et de membre du conseil d'Ensisheim (1439, 1440 et suiv.) et des missions de confiance, comme le maintien de l'avouerie habsbourgeoise sur l'abbaye de Lure et des opérations de guerre, d'abord, dans la Guerre de Zurich (1442),

2) Thomas BILLER et Bernhard METZ, Mörsberg/Morimont, Die «älteste» und jüngste Burg im Elsaß. Le « plus ancien » et le plus récent château d'Alsace, dans : Cahiers Alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire 32 (1989), p. 257-285. Dans l'oblation faite par Ulrich de Ferrette à l'évêque de Bâle en 1271 le château est appelé Morsperc. La meilleure généalogie de la famille est celle de Walther MERZ, Die Burgen des Sissgau, 4 vol., Aarau, 1909-1914.

3) Cf. Ernest SCHÜLE, Documents linguistiques de la Suisse romande, vol. 1 : Documents en langue française antérieurs à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle conservés dans les cantons du Jura et de Berne, préparé par Bernadette GAVILLET (Documents, études et répertoires publ. par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes 69), Paris, 2002, p. 715, n. 16, p. 51.

puis dans le Sundgau (1444–1449) ou sur le plateau suisse (Fribourg, 1447). Il est le principal artisan de l'arrivée des Armagnacs du Dauphin Louis en 1444 et des contacts politiques ultérieurs avec la Bourgogne. Bailli de *Vorlande* entre 1452 et 1464, il assure la transition entre l'archiduc Albert VI et son cousin Sigismond et s'impose comme le véritable chef de la noblesse du Sundgau, désormais constituée en *Stand* au sein des états provinciaux. Sa tentative de soumission de Mulhouse, dont il détient le *schultheissentum* pendant quelques années (1452–1458) marque le prélude de la Guerre du Sundgau puis de l'entrée en scène du duc de Bourgogne. Là encore, son rôle s'avère prédominant : il appartient à la délégation qui négocie le Traité de Saint-Omer (9.5.1469) par lequel Charles le Téméraire prend possession de l'Alsace et des passages du Rhin, notamment de Brisach<sup>4</sup>).

Avec son fils Gaspard, on change de dimension : au service de la Bourgogne en 1470/1472, puis de l'archiduc Sigismond, il est l'homme clé de Maximilien en Alsace jusqu'au début des années 1510 : membre du Conseil de régence imposé au prince autrichien lors de la diète de Meran, en 1487, il reçoit au même moment son office de *Landvogt* de la province rhénane qu'il administre pendant une quinzaine d'années (22.9.1487–13.2.1502) et son titre de baron (28.1.1488). Son proconsulat est marqué par les grandes offensives de Maximilien contre le Roi de France et ses alliés : la reconquête de la Franche-Comté (1492–93), la campagne avortée de 1498, la Guerre souabe de 1499, et par plusieurs visites du Roi des Romains dans les *Vorlande*, notamment lors du *Reichstag* de Fribourg/Br. Il en est récompensé par la *Reichslandvogtei* de Haguenau, dont il obtient la direction le 18.7.1504. A ce poste, qui en fait le véritable gouverneur de l'Alsace, Gaspard de Morimont fait montre de ses talents d'organisateur et de diplomate : il coordonne les différents territoires immédiats, notamment face aux dangers d'insurrection du *Bundschuh* ou à d'éventuelles menées venues de France. Les traités de Haguenau, qui reconnaissent la possession du Milanais au roi de France au prix des fiancailles du futur Charles Quint et de la fille de Louis XII (6–7.4.1505), puis de Strasbourg, qui règle le douaire de Marguerite de Savoie sont, en partie, son œuvre.

En 1511, Gaspard est remplacé dans ses fonctions par son fils cadet Jean-Jacques de Morimont, lui aussi confronté au *Bundschuh* et au danger français. Il est l'instigateur de l'intervention lorraine contre les paysans révoltés du printemps 1525. A son départ, en 1530, lorsque la Maison d'Autriche restitue le Grand Bailliage à la dynastie palatine, l'institution change de nature. Lorsque les Habsbourg la recouvreront, un quart de siècle plus tard, elle n'aura plus son importance fédératrice et sera désormais tenue par des personnalités d'une envergure plus restreinte.

4) Cf. Nouveau Dictionnaire de Biographie alsacienne, vol. 26, Strasbourg, 1995, p. 2706–2710. Voir surtout Philippe MIEG, Les difficultés de Mulhouse à l'époque de son alliance avec Berne et Soleure, dans : Bulletin du Musée Historique de Mulhouse 73–83 (1965–1970) et : Les destinées de Mulhouse au lendemain de la guerre des Armagnacs et les origines de son alliance avec les Suisses (1445–1465), dans : Ibid. 74 (1971), qui donne les sources et la bibliographie.

### *Identité*

Le prestige acquis par la famille de Morimont n'a pas d'équivalent dans la région – si l'on excepte la trajectoire, plus heurtée sans doute, des comtes de Thierstein. En effet, il illustre l'ascension d'un lignage à travers sa fidélité à la dynastie habsbourgeoise, sans renier l'identité commune à la noblesse des pays antérieurs. En 1468, face à la menace des Confédérés suisses aux portes du Sundgau, Pierre de Morimont galvanise ses troupes en rappelant le sacrifice des ancêtres tombés lors de la bataille de Sempach – sur 53 gentilshommes connus avec certitude, on compte quatre membres de son lignage<sup>5</sup>). Il se veut avant tout guerrier – sur 61 mâles de la famille, les hommes d'Eglise sont au nombre de 8 – et tire sans doute un grand orgueil de son titre chevaleresque. Au demeurant, il a peut être été adoubé une seconde fois par Frédéric III, lors du couronnement royal d'Aix la Chapelle, en juin 1442, avec l'épée de Charlemagne<sup>6</sup>). Son fils Gaspard reçoit le *Ritterschlag* lors de la bataille de Morat, aux côtés d'Oswald de Thierstein et de René de Lorraine.

Ces faits d'arme prestigieux accompagnent de grands commandements ou des ambassades importantes. Ils sont indissociables de l'imaginaire que véhiculent les chroniques ou les répertoires – comme le *Thurnierbuch* de Ruxner, ou, plus tard, l'*Edelsässer Chronik* de Bernhard Hertzog et que développent les armoriaux, comme celui de Konrad Grünenberg<sup>7</sup>).

Sur ce dernier point, on remarque que les Morimont adoptent une composition héraldique nouvelle lors de leur élévation au rang de baron : leur blason est écartelé, en 1 et en 3 en reprenant leur meuble originel, en 2 et en 4 en introduisant trois alérions d'argent sur champ d'azur. Faute d'un brevet d'armoirie contemporain, on peut admettre la triple hypothèse d'une influence autrichienne (*Alt-Österreich*), d'une influence lorraine (les alérions, qui sont également présents sur les armoiries des Linange/Leiningen) ou d'une adaptation de l'aigle monocéphale utilisée dans les seigneuries belfortaines<sup>8</sup>). Les témoignages de la sigillographie n'offrent pas de variantes significatives – pas de sceau équestre par exemple, ni de blasons issus d'alliances féminines, ni, d'ailleurs, d'inscriptions trop bav-

5) Dans l'abondante bibliographie sur Sempach, cf. Heinrich KOLLER, *Die Schlacht bei Sempach im Bewußtsein Österreichs*, dans : *Jahrbuch der Historischen Gesellschaft Luzern* 4 (1986), p. 48–60. Marguerite de Masevaux, veuve de Wetzel de Morimont, devient dominicaine à Unterlinden puis à Schoenensteinbach.

6) *Deutsche Reichstagsakten*, vol. 16 : *Deutsche Reichstagsakten unter Kaiser Friedrich III.*, 2. Abt 1441–1442, éd. par Hermann HERRE et Ludwig QUIDDE, Stuttgart, 1928, p. 200, des trois relations du couronnement, seule celle qui a été rédigée par le Bâlois Erhard von Appenwiler le cite expressément (p. 242) : il participe au Kammergericht en août 1442 (ibid.).

7) *Des Conrad Grünenberg Ritters und Burgers zu Costenz Wappenbuch*, éd. par Rudolf von STILLFRIED-ALCANTARA et Adolf HILDEBRANDT, Frankfurt [vers 1880], pl. 135.

8) Les trois seigneuries mouvant du château de Belfort, la Roche, l'Assise et la Ville usaient du même sceau frappé de l'aigle, symbole de l'autorité publique.

des ; à ma connaissance – et le fait mérite d'être exploré plus finement –, les Morimont ne possèdent pas de sceau dont la légende a été formulée en français – y compris dans leurs seigneuries francophones<sup>9)</sup>.

L'unité du lignage constitue un thème d'étude différent. L'extinction des branches parallèles revient à concentrer la plus grande partie du patrimoine dans une seule lignée, celle de Pierre, de Gaspard et de ses fils<sup>10)</sup>. La conscience qui en découle s'exprime par une solidarité ostensible : *uns aller von Mörsberg wegen*<sup>11)</sup> et par l'illusion d'une continuité incarnée dans un chef de famille. En 1534, lorsque Franz/François accède à l'âge adulte, six ans après la disparition de son père, Jean, et un an après celle de son oncle Jean-Jacques, il manifeste sa qualité d'aîné en faisant graver cette date sur son sceau de cire rouge – une prérogative réservée au *Herrenstand*.

Ce statut n'est cependant pas dépourvu de contraintes. Ainsi, du point de vue patrimonial puisque Maximilien tente d'imposer la transformation des *Pfandherrschaften* (qui forment l'essentiel de leurs domaines) en fief mouvant de la Maison d'Autriche ce qui revient à les dévaluer ou, du moins, à exonérer les Habsbourg du remboursement auquel ils étaient tenus. Cette proposition sans lendemain leur aurait pourtant permis d'accéder à l'immédiateté. En 1549, le procureur fiscal du *Reichskammergericht* s'efforce de démontrer leur appartenance à l'aristocratie d'Empire et, partant, leur participation à la diète. Les pièces du procès juxtaposent les prétentions et les réalités. Ainsi, si les deux parties reconnaissent que les Morimont sont *freyherren* depuis très longtemps – ce qui est faux, puisque cela remonte à peine à une soixantaine d'années –, ils en tirent des conclusions différentes. Pour l'avocat des seigneurs de Belfort, il est clair qu'ils appartiennent à une catégorie médiante, dans la mouvance d'un *Landesherr*, barons, oui, *aber nicht das sie freyherren seyn, die dem Reich ohn mittel underworfen gewest und darfür gehalten werden*<sup>12)</sup>.

9) Cf. Georges BISCHOFF, *La langue de Bourgogne. Esquisse d'une histoire du français et de l'allemand dans les pays de l'entre deux, dans : Entre royaume et Empire : frontières, rivalités, modèles, actes publ. sous la dir. de Jean-Marie CAUCHIES (Publication du Centre européen d'études bourguignonnes 42), Neuchâtel, 2002, p. 101–118.*

10) Voir l'acte de 1488. Un Jean-Jacques de Morimont, dont le blason reprend les armoiries des barons est prévôt de St-Morand d'Altkirch en 1509 : ce n'est ni un bâtard, ni un fils de Gaspard. Si c'est effectivement un cousin (un fils de Conrad, dont on ne connaît cependant qu'une fille, Suzanna ?), on doit admettre qu'il a également bénéficié de la promotion de Gaspard.

11) Archives Municipales de Colmar, JJJ 162. L'expression apparaît en 1509 dans une protestation de Jean-Jacques de Morimont à l'encontre des bourgeois de Colmar qui réclament une taxe à leurs sujets de Bischwihr.

12) Archives Départementales du Bas-Rhin (à venir AD BR), 3 B 290: Les 16 articles exposés par le procureur le 17.8.1549 s'ouvrent par l'affirmation selon laquelle *das die herren zue Mörsperg und Beffort von alter bysher für herrn des kay. Reichs gehalten werden und noch darfür gehalten werden*, évoquant, au paragraphe 5, qu'ils ont *ire obrigkeit und regalien, wie andere des kay. Reichs herren von weiland Rö. Kayser und Königen empfangen und getragen*.

Ce paradoxe est difficile à argumenter. En effet, les Morimont de la troisième génération sont aspirés vers le haut, par des relations d'hypergamie dans la recherche de leurs conjoints. Les garçons épousent des comtesses ou, à défaut, des baronnes. Ainsi, les deux fils aînés de Gaspard, Jean et Jean-Jacques épousent-ils respectivement Jeannette, fille du Wild- und Rheingrave et Marguerite de Fürstenberg ; pour cette dernière, l'accord se fait à l'initiative des parents. Plus largement, le réseau matrimonial des Morimont est, dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, plus large que celui de la noblesse sundgovienne, nettement endogame. Ainsi, Gaspard de Morimont a-t-il épousé successivement une Truchseß de Waldburg et une Tübingen. Ces liens contribuent à solidariser l'aristocratie d'Empire ; on remarquera qu'ils ne franchissent pas, ou guère, la frontière linguistique, peut être pour ne pas exposer davantage le patrimoine ainsi rassemblé<sup>13</sup>).

### *Patrimoine*

La solidarité et la puissance du lignage se mesurent, évidemment, à l'aune du patrimoine.

Dans un premier temps, comment expliquer l'enrichissement rapide de Pierre de Morimont ?

Une concentration des fiefs après Sempach ? Pas sûr, bien que certains indices le suggèrent<sup>14</sup>) Des stratégies matrimoniales ? Pas non plus, semble-t-il, bien que l'union du chevalier et de Marguerite de Ratsamhausen ait pu contribuer à un ancrage nouveau en Moyenne-Alsace<sup>15</sup>) et que ses deuxièmes noces avec Claire de Soppe/Clara von Sulzbach lui aient donné plus de poids dans la seigneurie d'Issenheim : dans les deux cas, il s'agissait d'alliances prestigieuses, la seconde étant la fille du riche Hans Volker von Sulzbach, au service du duc Frédéric IV et de Sigismond et la veuve de Wersich Bock von Stauffenberg (équivalent de Pierre de Morimont au service du margrave de Bade, prisonnier à Seckenheim). Des pensions et des récompenses de la part du prince ? A coup sûr, mais plutôt à titre symbolique<sup>16</sup>) ou honorifique – nous y reviendrons. Enfin, des opérations spéculati-

13) On en mesure le danger à propos du comte Guillaume de Fürstenberg, maître d'Héricourt du chef de sa mère, une Neufchâtel/Bourgogne ou à propos des margraves de Roetteln, passés dans le camp français après 1477.

14) La famille acquiert le château de Pleujouse en 1428 et le conserve jusqu'en 1582.

15) Près de Colmar : Bischwihr etc. L'importante dime d'Obernai est un fief impérial aux mains des Ratsamhausen jusqu'en 1485 : il échoit à Gaspard de Morimont à la mort de son grand père, Maurice de Ratsamhausen. Archives Municipales Obernai, DD 56.

16) Ainsi, le fief autrichien de Bourogne, tenu par le chevalier Jean de Tavannes (Tachsfelden) est-il donné à Jean-Jacques de Morimont en 1521 à la suite d'une commise prononcée au titre du *Kriegsverbot* : *Als Hanns, der sich nennet von Dachsfeldt, uber unnsere offen mandata und verbott unns und dem heiligen Reichs zu nochteil zu dem koning von Franckreich gezogen und noch in desselben diensten ist, damit er sich unser und des reichsacht und aberacht [...]*, Archives Départementales du Haut-Rhin (à venir AD HR), 2 E 124.

ves, « des placements », au premier rang desquelles il faut placer l'acquisition de seigneuries hypothéquées par la Maison d'Autriche.

Pour autant qu'on puisse l'affirmer, le patrimoine constitué par le lignage se compose, à 80 p. 100, de terres tenues en gage avec une large délégation des droits seigneuriaux.

En effet, le noyau initial de fiefs et d'alleux se réduit à quelques modestes villages du Jura alsacien, aux environs du château éponyme, fortement endommagé par le séisme de 1356<sup>17)</sup>. Ses agrandissements ultérieurs sont éphémères (Montjoie, vers 1478) ou dispersés (autour d'Ensisheim, du fait de la proximité du *Hofgericht/Landgericht*), dans la plaine de l'Ill voire en Basse-Alsace<sup>18)</sup>.

Les *Pfandherrschaften* sont au cœur du patrimoine des Morimont. Elles sont avant tout l'œuvre de Pierre de Morimont dont la fortune soudaine n'est peut être pas sans rapports avec les profits de la guerre, avec le butin capturé pendant la guerre de Zurich ou les opérations subséquentes.

Seigneurie engagée	Date de l'engagement	<i>Pfandschilling</i> initial	Valeur en 1470	Valeur en 1492	Valeur vers 1515	Date du dégage-ment
Issenheim/ Angeot	1439/1467	10.885	} ca. 26.000 fl	} au total ca. 32.000 fl	} ca. 42.000 fl	1536
Delle	1443	3.000				1518
Belfort	1450	8.500				1563
Rosemont	1457	3.000				1563

La rentabilité de l'engagement repose sur le rapport entre la somme investie et le revenu qu'elle procure tous les ans, qu'il s'agisse de redevances foncières ou des produits générés par les droits seigneuriaux. Vers 1450, l'ensemble belfortain rapporte 1.500 florins par an, alors que la mise de fonds initiale est de 8.500 florins, soit 16 p. 100. Cependant, les coûts de gestion et les réévaluations du *Pfandschilling* consenties par le prince peuvent réduire furieusement cette marge de profit. Dans l'idéal, on admet que le seuil de rentabilité de situe autour de 5 p. 100 : l'investissement initial est amorti au bout de vingt ans.

Mais la réalité de la chose s'avère moins évidente.

En 1513, à la suite du partage des biens paternels, les revenus de Jean de Morimont, qui détient les seigneuries de Belfort et d'Issenheim-Angeot sont les suivants :

17) Tiroler Landesarchiv Innsbruck, Libri Fragmentarum V, fol. 111 : En 1458, les fiefs de Pierre de Morimont se réduisaient au château en mauvais état et au hameau qui se trouvait à proximité, aux villages d'Oberlarg et de Levoncourt et à l'*oberwasserhaus* de Courtavon.

18) Ainsi, Jean-Jacques a-t-il acheté la prairie du Munchsmatt, près d'Ingwiller à l'époque où il exerçait les fonctions de Reichslandvogt à Haguenau ; il s'en est débarrassé en 1533 (AD BR, E 1917). Était-ce en relation avec un élevage de chevaux lié à son standing de gouverneur ?

Nature du revenu	Produit brut	Prélèvement ( <i>widerzins</i> )	En pourcentage	Revenu net théorique	estimation
Argent (tous revenus confondus)	1472 lb 6 s 10 d	896 lb 15 s 10 d	60,8	469 lb 1 s	469 lb 1 s
<i>Korn</i> /blé	126 <i>fiertel</i>	110 fl	87,3	16 fl	22 lb 8 s
<i>Weizen</i> /froment	10 fl	0		10 fl	14 lb
<i>Dinckel</i> /épeautre	63 fl	0		63 fl	56 lb 14 s
<i>Rocken</i> /seigle	726 fl	221 fl	30,4	505 fl	358 lb 10 s
<i>Gersten</i> /orge	64 fl	0		64 fl	44 lb 16 s
<i>Hafer</i> /avoine	1.002 fl	105 fl	10,4	897 fl	606 lb 18 s
vin	17 <i>fuder</i>	0		17 <i>fuder</i>	
poissons	25.000	0		25.000	
				TOTAL	1.572 lb 7 s

La valeur du *fiertel* est ici celle de Bâle, avec une correction, pour le froment, à partir du cours observé à Strasbourg (le blé coûte en 1513 deux fois plus que l'orge).

Ces revenus, auxquels s'ajoutent d'importantes quantités de bois de chauffage, ne rendent pas compte des dettes qui restent à rembourser (au moins 3.000 florins à cette date) et de la part qui sert à la consommation du lignage – si la ration quotidienne d'un cheval est de 5 kg d'avoine, il faut lui affecter au moins quinze *viertel* par an, et si le nombre de chevaux à nourrir est de dix au château de Belfort, estimation fort raisonnable, ce sont 150 *viertel* par an qu'il faut consacrer à leur alimentation. La matricule des Pays antérieurs prévoyait la fourniture par les Morimont de 24 cavaliers en temps de guerre

Aussi, pour faire face à ses dépenses, le seigneur doit-il adopter une logique d'entrepreneur, réduire les coûts de fonctionnement, mieux percevoir ce qui lui revient (c'est le sens d'une meilleure exploitation domaniale, en rétablissant tout ce qui est fondé en droit et attesté par la coutume – par exemple les banalités<sup>19)</sup> –) ou inventer de nouvelles ressources, dans un cadre différent.

Les aptitudes naturelles de la Porte de Bourgogne se prêtent tout spécialement à la pisciculture : vers 1513, Morimont produisent annuellement 48.000 poissons d'élevage (sans doute des carpes), qui requièrent un investissement réduit pour un profit plutôt facile (par exemple, dans les fossés de la petite ville de Belfort). Enfin, plusieurs indices montrent que Gaspard de Morimont a tenté de s'intéresser aux mines d'argent des Vosges, en acquérant d'abord quelques modestes parts dans le Val de Villé et près de Masevaux puis en devenant l'un des comparsonniers de Plancher-les-Mines.

19) Ainsi, en 1500, Gaspard oblige ses villageois à faire moudre leurs grains au Moulin de Danjoutin. Archives Départementales Territoire de Belfort, 1 G 56, n 5. A la suite de la Guerre des Paysans, les paysans qui refusent ce monopole et font moudre ailleurs sont punis sévèrement (Ibid., 1 G 56, n 7 : sentence rendue contre Jean Polioux de Trétudans, 17.12.1525 : *duquel moulin tous les hommes et sujets de mondit seigneur en ladite Assise, manans et habitans en icelle sont tenus et sujet de more leur vaingner aud. moulin, que sous le gaige et que depuis longtemps il n'est mémoire du contraire.*



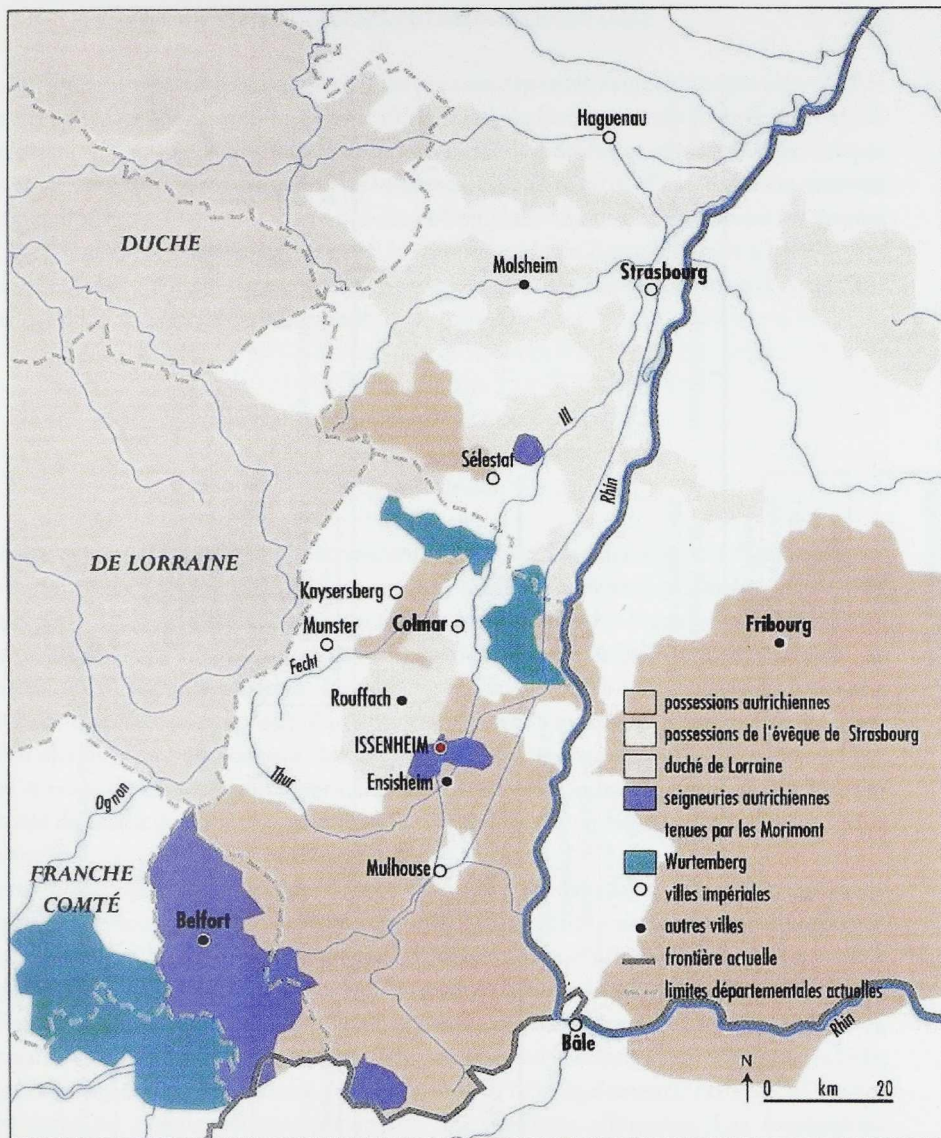


Fig. 1 Implantation des barons de Morimont-Belfort en Alsace.

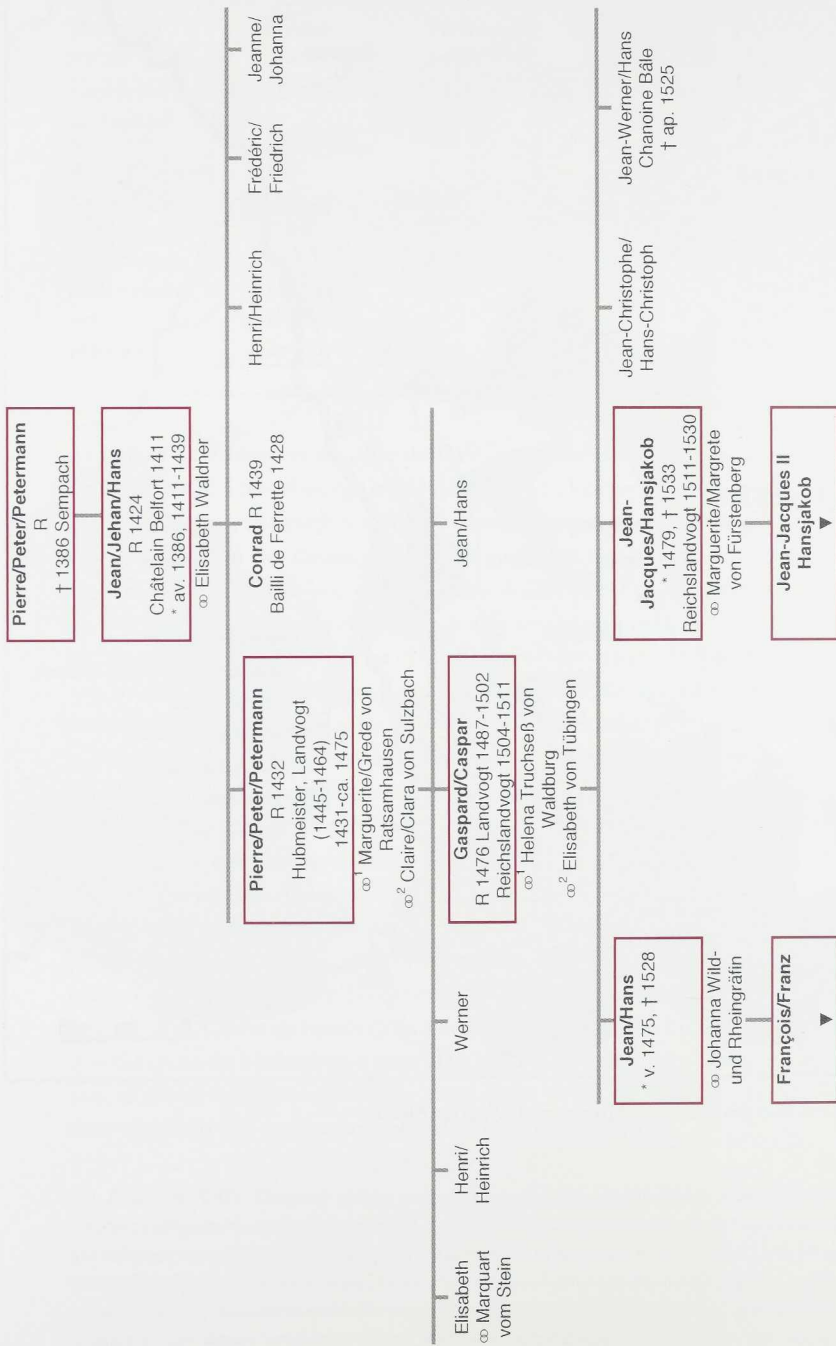


Fig. 2: Généalogie des barons de Morimont-Belfort / Freiherren von Mörsberg-Beffort.

Le maintien d'un standing qui impose de grosses dépenses exige des emprunts – fini le temps où Pierre de Morimont jouait avec des milliers de florins – et d'autres ressources. A titre d'exemple, les fonctions de grand bailli impérial rapportent quelque 1.000 florins par an, en plus d'avantages en nature. Si cette source de revenu se tarit – l'empereur est mauvais payeur – ou si la famille se divise en plusieurs branches, ce qui est le cas dans les années 1530, les turbulences s'accroissent. De là, le déclin rapide du lignage, acculé à la ruine ou, du moins contraint d'abandonner ses seigneuries en les restituant à la Maison d'Autriche : c'est le cas de la seigneurie du Rosemont.

## II. LES SIGNES D'UN STATUT

### *Apogée et déclin*

Comme on l'a vu, l'accession au *Herrenstand* va de pair avec des alliances familiales plus valorisantes. Ainsi, Gaspard de Morimont, qui se marie à deux reprises hors du vivier habituel de la noblesse alsacienne et à un niveau supérieur – une Truchseß von Waldburg, puis une Tübingen, pendant que sa sœur Elisabeth épouse le bailli wurtembergeois de Montbéliard, Marquart vom Stein. L'exogamie et l'hypergamie s'affirment à la troisième génération. Elles s'accompagnent d'une politique visant à éliminer les cadets – l'un d'eux, placé au chapitre de Bâle manque de peu l'épiscopat, l'autre est confiné dans un célibat éternel et exclu de la succession paternelle en 1513. La prénomination retenue, Jean ou des composés de Jean a de quoi intriguer dans la mesure où elle constitue une nouveauté dans le lignage<sup>20</sup>.

Cette dynamique ascensionnelle s'arrête ou s'infléchit dans les années 1530, du fait de la disparition prématurée de la fratrie et du hiatus consécutif : mise en tutelle des enfants, départ des veuves<sup>21</sup>, mais surtout, semble-t-il, d'une situation financière désastreuse. Les partages successoraux de 1513 sont remis en cause, et l'on recherche des solutions nouvelles, d'ordre matrimonial, Barbe de Ferrette, veuve de Guillaume de Lupfen, considérée comme une riche héritière quinze ans auparavant<sup>22</sup>, pour le baron Franz/François (1538), et Regina Fugger, pour son cousin Jean-Jacques II (1538 également). Ni l'un, ni l'autre n'obtiennent de grands commandements et les pensions afférentes. Les frustrations s'accroissent, provoquant des conflits plus ou moins ouverts avec les habitants de leurs domaines, qui se mettent à contester leurs pratiques de pouvoir. Dès 1525, Jean de Morimont, retranché dans son château de Belfort, fustige « l'entreprise de tyrannie menée d'une

20) Peut être par référence à Jean, † en 1475.

21) Jeannette s'installe à Strasbourg où elle acquiert le droit de bourgeoise le 16 avril 1529.

22) Fille du célèbre capitaine Simon de Ferrette, au service d'Henry VIII d'Angleterre, elle avait été séquestrée par un de ses parents à la mort de son père, en 1521.

manière si lamentable, contraignante et impudente par l'homme du commun de nation allemande »<sup>23)</sup> annonçant une répression implacable quelques semaines plus tard. Avec les bourgeois de Belfort, demeurés fidèles pendant l'insurrection paysanne, la discorde s'installe dans les années 1540 sous la forme de procès arbitrés par le prince, au bénéfice de celui-ci et de ses administrés. Dès lors, la dégringolade s'enclenche pour culminer avec l'abandon des dernières *Pfandherrschaften* et le repli de la famille sur ses dernières (et, chronologiquement, premières) possessions. La vente de la *Stammburg* du Jura intervient en 1582 – au profit des comtes d'Ortenburg-Salamanca, en même temps que celle du manoir de Pleujouse. Les descendants s'exilent outre-Rhin. L'aventure alsacienne des Morimont s'achève à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>24)</sup>.

### *Les lieux : les châteaux*

La splendeur des Morimont est indissociable des châteaux tenus ou habités par la famille.

A cet égard, le château éponyme construit à une portée d'arbalète de la frontière franco-suisse en est le symbole le plus fort. Une tradition invraisemblable en fait la copie d'un modèle admiré par Pierre de Morimont ou par son fils Gaspard lors d'une mission diplomatique à Constantinople. Plus sérieusement, les recherches de Thomas Biller et de Bernhard Metz, et les observations récentes des archéologues ont permis de placer l'accent sur ce que ce monument peut avoir de singulier : s'il est effectivement issu d'un château de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, force est de reconnaître que ses vestiges ne le montrent guère. La tour d'habitation discernable sur un rocher au sud-est du site peut être datée du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup>, tandis qu'une tour d'angle, située à l'ouest du même ensemble témoigne d'une modernisation partielle au XV<sup>e</sup> siècle, à un moment où le château semble avoir assez bien rempli sa fonction de défense<sup>25)</sup>. Selon toute vraisemblance, la reconstruction presque totale de l'ensemble est le fait du baron Gaspard et, peut être de son fils Jean-Jacques I<sup>er</sup>. En effet, l'ancienne basse cour fait place à un logis spacieux flanqué de deux tours d'artillerie mais largement ouvert, vers l'intérieur, par une façade dans le style de la Renaissance précocce, suggérant des influences esthétiques venues de France tandis qu'un chantier ultérieur

23) Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation in den Jahren 1519 bis Anfang 1534, éd. par Paul ROTH et Emil DÜRR, 6 vol., Basel, 1921–50, ici vol. 1 : Aktensammlung zur Geschichte der Basler Reformation in den Jahren 1519 bis Anfang 1534, p. 331 (lettre du baron aux Bâlois, le 18 mai 1525).

24) Elle se prolonge ailleurs, avec quelques figures pittoresques comme un nouveau Peter, qui construit le château de Bonndorf en 1592, ou son fils, Joachim, qui passe pour être « le playboy de son temps ». Cf. aussi Europäische Stammtafeln. Stammtafeln zur Geschichte der europäischen Staaten N.F. 12 : Schwaben, éd. par Detlev SCHWENNICKE, Marburg 1992, p. 104–106.

25) Rien ne prouve qu'il ait été pris lors des opérations guerrières du milieu du XV<sup>e</sup> siècle – contrairement à ses voisins du Blochmont ou du Landskron. En 1499, pendant la Guerre souabe, il est considéré comme un objectif par les Confédérés, mais sans succès.

renforce les éléments préexistants. La date de 1515, aujourd'hui disparue, et la comparaison du château avec des édifices contemporains incitent à rechercher le maître d'œuvre dans un environnement familial : en 1517, un certain *Meister Heinrich der murer* figure parmi les créanciers de Gaspard pour une somme de 70 florins : on peut y reconnaître un chef d'équipe originaire de Premosello, dans les Alpes, que l'on rencontre aussi bien à Soleure qu'à Sainte-Croix-en-Plaine, au service du trésorier impérial Jacob Villinger<sup>26</sup>. L'inachèvement des travaux constaté par Thomas Biller peut être daté du milieu du siècle. En 1536 encore, la carrière du Morimont reste exploitée par les seigneurs du lieu qui en tirent un bloc de calcaire destiné au tombeau d'Erasmus de Rotterdam.

La recherche d'un confort nouveau répond à des impératifs de résidence : les « grands » Morimont entretiennent de petites cours, composées de la famille élargie, d'un groupe de familiers et d'hôtes de passage. On s'en rend particulièrement bien compte à Belfort, où le baron cultive une sociabilité ouverte, dans les années 1500 à 1530, ou à Haguenau, où le train de vie nécessaire au représentant de l'empereur se traduit par plusieurs dizaines de personnes.

L'entretien de châteaux occupés par la famille représente donc une assez grande part du budget familial. A Delle, qui n'est qu'une résidence modeste, les investissements de Jean-Jacques I<sup>er</sup> représentent une bonne part des 3.200 florins imputés sur le *Pfandschilling* entre 1506 et 1513 ; ils s'ajoutent à 1.000 florins dépensés pour cela par son grand père<sup>27</sup>.

Des indications éparses montrent que les châteaux de la Roche de Belfort ou d'Issenheim font également l'objet d'aménagements, militaires ou civils, et que les Morimont disposent aussi d'habitations urbaines, parfois pour une durée assez courte – à Colmar, à Bâle, à Thann, à Obernai, etc. – ou aux abords de leurs villages, de quelques maisons fortes. Pour autant qu'on puisse le dire, au temps du baron Jean, entre 1513 et 1528, Belfort sert de résidence de prestige, vaste logis surmonté d'un donjon au dessus de la ville close, superbe image d'un pouvoir, tandis que le *Wasserschloss* d'Issenheim joue le rôle d'une villégiature estivale à laquelle il est spécialement attaché.

#### *Les fondations : Froideval, Issenheim, Lucelle*

L'inscription du lignage dans une topographie sacrée est, là encore, un phénomène de génération.

En effet, les Morimont n'ont pas, à priori, de fondations particulières avant le XV<sup>e</sup> siècle. A l'instar d'un grand nombre de familles nobles du Sundgau, ils participent d'une *memoria* entretenue par les cisterciens de Lucelle, mais leur rayonnement n'atteint pas les

26) Georges BISCHOFF, Le château du ministre alsacien. Jacques Villinger, seigneur de Sainte-Croix-en-Plaine, dans : *Revue d'Alsace*, 122 (1996), p. 221–236.

27) AD HR, 1C 8449–51.

grandes institutions ecclésiastiques de la périphérie, Bâle, Colmar ou Thann ; avant Jean-Werner, ils ne parviennent pas dans des chapitres cathédraux.

L'abbaye de Lucelle s'impose cependant à eux pour des raisons de commodité. L'obituaire des moines a retenu les noms d'une dizaine d'entre eux, aux côtés de plusieurs douzaines de lignages indigènes. Le montant des donations servant aux anniversaires reste modeste : il n'excède pas 44 *viertel* de grains, un *fuder* de vin et 10 livres en argent. La lignée de Pierre de Morimont (le seul dont l'anniversaire donne lieu à une messe solennelle, célébrée par dix prêtres) peut y être suivie pendant un siècle : le chevalier s'y fait lui-même inhumer avec sa première femme, morte vers 1459 – la seconde étant également enterrée à l'abbaye en 1495, mais pas, apparemment, dans le même caveau. Ce que l'on sait, c'est que ce dernier a été placé dans une chapelle, dans le bas-côté droit (sud) de l'église conventuelle, à proximité d'un autel dédié à SS. Pierre et Paul. Le monument proprement dit a été sculpté vers 1470 par un artiste mulhousien nommé Hans Nuremberger – il a dû être assemblé en 1471. Pour autant qu'on le sache, il se composait de deux gisants sculptés sur une plaque aux armes des Morimont et des Ratsamhausen qui reposait sur quatre lions. La tradition selon laquelle le mausolée a été détruit par les paysans insurgés, en avril ou en mai 1525 reste à prouver – l'événement en tirerait un caractère d'autant plus étonnant qu'on ne connaît pas d'exemple comparable – mais elle n'a rien d'in vraisemblable. En 1600, en effet, lors de la rénovation du dallage de l'église, des vestiges en ont été mis au jour.

A l'exception de la seconde épouse de Jean-Jacques II, il ne semble pas que le lignage à continué à inhumer ses défunts à Lucelle. Ainsi, nous ne savons pas où se trouvait la sépulture du baron Gaspard, dont les funérailles ont été célébrées à Belfort le 14 février 1519. A la collégiale de Belfort ? C'est fort probable. En tant que seigneurs de la ville, les Morimont peuvent considérer l'église Saint-Denis comme leur chose : en 1460, à l'initiative de Pierre de Morimont, une des douze prébendes de chanoines est convertie en fondation destinée à entretenir quatre écoliers. En 1515, le baron Jean fait restaurer (ou confectionner) une image de saint Christophe, patron de la ville, par un orfèvre de Thann, maître Sebald ; il est le commanditaire du maître-autel dont nous reparlerons. Une « chapelle des Morimont » dédiée à sainte Marie-Madeleine est fondée en 1543 à proximité de l'église et sert alors de nécropole, mais, là encore, ce rôle est tardif, dans un contexte de défiance à l'égard des bourgeois. Il est possible qu'elle ait supplantée la chapelle de la Trinité, qui avait été fondée au château en 1492<sup>28)</sup>.

Les établissements religieux dont les Morimont sont les bienfaiteurs les mieux identifiés et les véritables protecteurs sont la célèbre Commanderie des Antonins d'Issenheim et son annexe de Froideval, à une demi-lieue de Belfort. En effet, en tant que seigneur d'Issenheim, Pierre de Morimont est, ipso facto, avoué de l'hôpital Saint-Antoine qui s'y trouve et l'ami

28) Ibid., E 3305.

de son précepteur, Jean d'Orlier, qui siège au conseil d'Ensisheim. Son fils Gaspard est le contemporain (et le voisin) du fameux Guido Guersi à qui il doit 50 florins au moment du partage de ses biens. La présence des Morimont et des familles alliées s'incarne dans la chapellenie Sainte-Marguerite, fondée par le beau-père de Pierre de Morimont et renouvelée en 1493.

Quoique indépendant d'Issenheim (et rattaché à une autre circonscription des Antonins), l'hôpital de Froideval est jumelé à la grande commanderie alsacienne par le fait même de son inscription dans le même territoire. En 1459, c'est une fois encore le chevalier Pierre, alors bailli des *Vorlande*, qui lui apporte un élan décisif en le relevant de ses ruines – il était apparemment abandonné depuis 1445 – et en lui offrant des moyens d'existence (un moulin, des terres, des tenanciers). Cette deuxième fondation, motivée, entre autres, *pour les remèdes et salut dud. sgr. de Morimont [...] et de feue [sa] bien aymée femme Marguerite de Rathsamhausen*<sup>29)</sup> se prolonge par des relations communes avec Belfort et Issenheim. En 1496, le blason de Guido Guersi, sculpté sur un contrefort de l'église de Froideval, témoigne de l'achèvement de la reconstruction ou, du moins, d'une phase majeure de celle-ci. Mieux : les Antonins s'installent au pied du château de Belfort où ils acquièrent plusieurs propriétés, notamment une maison qui leur est vendue par le baron Gaspard. Ce dernier est leur débiteur pour une somme de 200 florins, qui équivaut d'ailleurs au prix de cette même demeure, ce qui veut dire qu'il a reçu d'eux un minimum de 400 florins entre 1504 et 1513. En 1525, pendant l'insurrection paysanne, les Antonins d'Issenheim et de Froideval trouvent refuge auprès de Jean de Morimont, à Belfort ; à la même date, le frère de celui-ci est en relations continues avec l'abbé général de Saint-Antoine de Viennois, Théodore de Saint-Chamond, principal conseiller du duc Antoine de Lorraine.

Le jumelage de seigneuries allemandes et romanes soumises à la Maison d'Autriche mais administrée par la puissante famille de Morimont peut susciter des interférences religieuses et culturelles du plus grand intérêt. Les brassages de personnes sont attestés, tant du point de vue religieux – on connaît un chanoine « allemand » de Belfort en même temps chapelain de Sainte-Marguerite d'Issenheim, Guillaume Radheimer, et l'on assiste au mariage de sa nièce avec un nobliau belfortain, par exemple – que dans d'autres domaines. En 1519, les bourgeois de Belfort accueillent *les Alemands d'Isenheim [...] venus audit Belfort pour la garde de la foire* en raison de l'insécurité du moment<sup>30)</sup>. Le fait que le cardinal Raymond Péraud, légat pontifical en Allemagne, ait établi ses quartiers à Issenheim en 1497 peut s'expliquer en grande partie par la proximité de Gaspard de Morimont, alors *landvogt* à Ensisheim.

29) Felix SCHAEDELIN, La commanderie de Saint-Antoine à Froideval près Belfort, dans : *Revue d'Alsace* 78 (1931), p. 285–305, 442–465, 621–636, 738–758, ici p. 291–293.

30) Archives Municipales de Belfort, CC 3/9, p. 53.

### *Culture du truchement*

L'enracinement de la famille et son insertion dans un réseau européen la portent à une culture du truchement. A Belfort, les actes des Morimont sont rédigés dans les deux langues, l'allemand, langue de pouvoir, et le français, langue de la majorité des habitants. L'horizon culturel du lignage peut être entraperçu de temps à autre. Ainsi, le beau-frère de Gaspard, le chevalier Marquart vom Stein, bailli wurtembergeois de Montbéliard, est-il l'auteur d'une traduction, adaptée en allemand sous le titre *Der Ritter von Turm*, du manuel de civilité à l'usage des jeunes filles écrit par Geoffroy de la Tour-Landry (XIV<sup>e</sup> siècle), édité à Bâle en 1493 (et peut être illustré par Dürer). En 1444, Pierre de Morimont avait été en relation directe avec Jean de Bueil, capitaine du Dauphin Louis mais aussi auteur du *Jouvencel*, une autobiographie exaltant les faits d'arme de la noblesse française durant la Guerre de Cent ans.

A la troisième et à la quatrième génération, les Morimont accèdent aux études universitaires : ainsi, les frères Jean-Werner et Jean ou, trente ans après, leur neveu Jean-Jacques II. Le premier fréquente Fribourg-en-Brisgau et Paris en compagnie de son précepteur, l'illustre Thomas Murner qui lui dédie notamment son opusculé *Contra Astrologos* (1499) et le met en scène, avec son père Gaspard, dans un dialogue paru peu après. Jean et Jean-Jacques vont étudier à Orléans en compagnie d'une brochette d'autres jeunes nobles. Enfin, le dernier cité, qui présente une personnalité complexe, est le correspondant occasionnel de Boniface Amerbach et possède dans sa bibliothèque une édition complète des œuvres d'Erasmus. Est-il pour autant l'ami des humanistes ? L'enquête reste à faire, mais elle rend compte de l'attraction des milieux intellectuels de la région, plus spécialement autour de Bâle.

### *Les mécènes de Mathis Grünewald ?*

La mention d'un portrait d'Erasmus d'après Holbein, acheté par Jean-Jacques de Morimont pour son beau-frère Antoine Fugger, incite à poser la question d'un mécénat éventuel ou, du moins, d'une relation particulière avec les artistes du temps. Les dettes accumulées par Gaspard de Morimont suggèrent un train de vie dont le luxe peut avoir été l'un des moteurs. On sait qu'une partie des 900 florins empruntés au juif Juda d'Ensisheim ont pour contrepartie des gages en argenterie ou en bijoux précieux. Le Musée historique de Bâle possède un magnifique coffre sculpté sur lequel son blason est associé à celui de son épouse Hélène Truchseß de Waldburg (comtesse de Sonnenberg). Le goût de l'ostentation s'accompagne-t-il d'achat, voire de commande d'œuvres d'art ? Pour Jean-Jacques I<sup>er</sup>, on possède au moins deux exemples de portraits confiés à des artistes renommés, mais on a de la peine à en connaître les circonstances exactes. Ainsi, le grand bailli de Haguenau a-t-il fait l'objet d'une médaille gravée par Hans Schwartz, l'un des meilleurs miniaturistes du



règne de Maximilien I<sup>er</sup>, qui est datée de 1520 et légendée H.[ANS] I.[ACOB] FR.[EIHERR] Z.[V] MORSPERG V.[ND] BEFFORT DES RICHS LANDTVOGT IN VNDER-ELSAS MDXX. Originnaire d'Augsbourg, l'artiste, travaille à Worms et Heidelberg au moment où il réalise l'effigie ; il est connu pour avoir représenté Dürer ou Burgkmair et, dans le réseau proche de Jean-Jacques, son cousin Georg Truchseß von Waldburg et son beau-frère, Ulrich de Ribeaupierre. L'historien Georges Fréchet a reconnu son style dans trois clés de voûte de l'église d'Issenheim – sans établir de connexion éventuelle avec les Morimont. Le deuxième portrait, cinq ans plus tard est signé par le peintre Hans Baldung Grien et date de 1525. Il atteste lui aussi des inclinations artistiques de son commanditaire.

En prolongeant l'enquête, on découvre que la famille entretient d'autres relations avec des peintres ou des artisans d'art. Ainsi, la succession de Gaspard de Morimont fait elle apparaître une dette de 24 florins à un verrier (*dem glaser*) qui peut avoir réalisé des vitraux. On sait qu'il intervient à plusieurs reprises en faveur du peintre fribourgeois Albrecht Rem (en 1498 et en 1502) et que son fils Jean-Werner (dont le blason se trouve sur une plaque en bronze à la cathédrale de Bâle) entretient même un certain Crispin Weiss qualifié, en 1528, de *mörspergischen maler*.

Sous la domination des Morimont, les comptes de la ville de Belfort rassemblent un certain nombre d'indications sur des travaux réalisés en ville par des artistes. On cite un certain *maître Hans Merer*, qui peint *l'ymaige* de saint Christophe qui orne une des portes de la ville (en 1500), un *peintre d'Allemagne* qui réalise un crucifix, saint Jacques et saint Christophe (le patron de la ville) et des *ecussels* dont l'un est payé par le châtelain de Gaspard de Morimont, Charles Radheimer (en 1502), un peintre de Thann qui décore le mur de l'hôtel de ville d'un Jugement (dernier ?) en 1507/1508 et un *mester Luc* également de Thann qui réalise un saint Roch et quelques menus travaux d'héraldique.

L'influence des barons est directe : ces artistes viennent de régions germanophones (tout comme, d'ailleurs, le *gros fournot de fonderie pesant trois mille six cents et vingt neuf livres*, orné d'*ymaigés* acheté à Kandern en 1518.

Il y a mieux encore, ce qui suffit à leur donner une importance de premier plan dans l'histoire de l'art.

Au printemps 1516, les Belfortains dépensent une somme de 13 livres et 15 s pour rémunérer une équipe de peintres chargés de rénover le maître-autel de l'église collégiale Saint-Denis. Le compte précise que l'initiative de la chose revient à Jean de Morimont (ou, éventuellement, à son père) : *aux peintres qui font et mettent à point en apparissant les ymaiges que monseigneur a fait faire à grant altar de l'église collégial dudit Belfort par l'ordonnance des bourgeois conseillers dudit Belfort pour ce xiii lb xv s.*<sup>31)</sup>

Huit ans plus tard, au printemps 1524, les mêmes bourgeois affectent neuf florins au paiement d'une dette contractée auprès d'un certain « maître Mathis », pour ce qui semble être cette même peinture d'autel. *Item baillé le mardi avant Judica à mester Mathis de*

31) Ibid., CC 3/7, p. 49.

*reste de vingt florins qu'on lui devoit pour la table de l'église, neufz florins, pour ce [...] XI lb V β.*

La relation entre ces deux mentions coule de source : en effet, le 13 lb 15 β de 1516 et les 11 lb 5 β de 1525 correspondent à 25 livres de compte, ce qui équivaut à 20 florins rhénans. L'objet est le même – *altar* est le mot allemand pour autel, *table* la traduction française de *Tafel*. L'identification de *mester Mathis*, désigné par son titre allemand, avec le fameux Mathis Grünewald s'impose d'autant plus facilement que la première date correspond à la mort de Guido Guersi et, partant, au terminus supposé du Retable d'Issenheim. Le retour de Mathis à Belfort, dans la mouvance du seigneur d'Issenheim, n'est pas seulement vraisemblable : sa présence est confirmée par d'autres frais signalés dans le compte de 1524 pour la réalisation d'une bannière *qu'on fit faire et penturez [...] par mester Mathis*, pour la forte somme de 20 lb 15 β et quelques dépenses annexes liées à cette occasion solennelle. Il est possible que le maître-autel de l'église ait pu figurer saint Christophe, qui était le patron de la ville.

Les Morimont sont des Buddenbrook de la fin du moyen âge et du début des temps modernes. Leur destin suit un profil « classique », dont on pourrait exagérer les traits en opposant les mots splendeur et décadence. Leur puissance s'inscrit dans un espace singulier, aux marges occidentales des territoires autrichiens, et prend place à un moment précis, qui voit la recomposition politique des pays de l'entre-deux, entre Habsbourg et Valois. La floraison à laquelle ils participent s'achève avec la Guerre des Paysans et l'émergence de nouveaux pouvoirs. A partir des années 1520, les engagistes perdent leurs moyens originaux et se voient contester leurs droits. Les dissensions familiales des années 1530 rendent compte d'une crise d'autorité, et, plus largement encore, d'une crise économique qui affecte cette frange mal définie de la noblesse : les Thierstein disparaissent, les Fürstenberg ou les Geroldseck s'étiolent, les Ribeaupierre sont désormais hors circuit. Les tentatives de redressement souhaitées par Jean-Jacques II s'achèvent sur un mode pathétique. En 1561, retiré à Einsiedeln en proie à une crise mystique, il se propose d'enlever les reliques de Nicolas de Flue et de les ramener sur ses terres alsaciennes<sup>32</sup>, dans l'espoir d'un miracle qui lui rendra sa fortune disparue. *Sic transit gloria Mundi*.

#### *Crédit photographique*

Pantxika BÉGUERIE et Georges BISCHOFF, Grünewald : le maître d'Issenheim, Tournai, 2000 : fig. 1 – Georges Bischoff, Strasbourg : fig. 2.

32) Cf. Bruder Klaus : die ältesten Quellen über den seligen Nikolaus von Flüe, sein Leben und seinen Einfluss, éd. par Robert DURRER, vol. 2, Sarnen, 1921, p. 745 ff.